



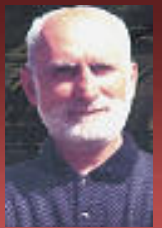
روزانه ها ...



پیوندها

قلم ها

خانه



گاه روزانه های دیروز ... و امروز

آراده (م) ایل بیگی

آوردن این مطالب نه به معنای تأییدست و نه به انتقاد ؛ تنها برای خواندن ست و ...

353

Gilbert Badia : Marx en Algérie

Partant de Marseille, Karl Marx s'est rendu en Algérie au début de 1882, y a séjourné près de trois mois, est rentré en France le 4 mai et a passé un mois sur la Côte d'Azur.

Curieusement, la plupart de ses biographes ne consacrent que peu d'attention à ce séjour. Quelques lignes à peine. Parfois, ils ne le mentionnent même pas. Et pourtant, à une époque où renaît, en France et dans le monde, l'intérêt pour Marx et le marxisme, ces quatre mois de la vie de l'auteur du *Capital* méritent qu'on les examine de près. Car s'ils ne nous apportent guère de révélations sur la théorie marxiste, en revanche, ils nous en apprennent beaucoup sur les comportements, les réactions, les sentiments de l'homme que fut Karl Marx... >

70 F
ISBN : 2-84139-092-5

Lettres d'Alger et de la Côte d'Azur

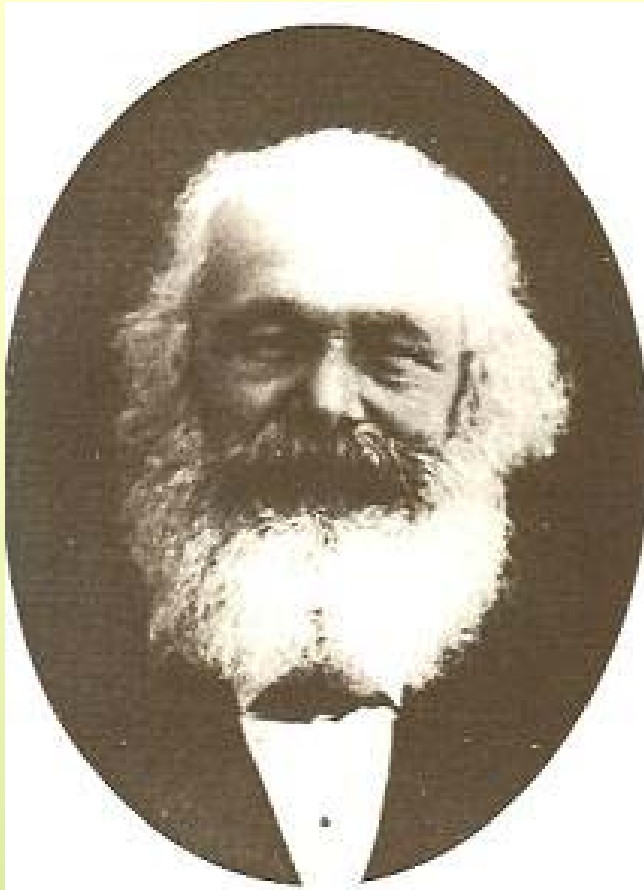
Karl Marx

Karl Marx

Lettres d'Alger
et de la Côte d'Azur

traduites et présentées par
Gilbert Badia





La dernière photo connue de Marx, pour au cours de son séjour à Alger.

Marx en Algérie

Partant de Marseille, Karl Marx s'est rendu en Algérie au début de 1882, y a séjourné près de trois mois, est rentré en France le 4 mai et a passé un mois sur la Côte d'Azur.

Curieusement, la plupart de ses biographes ne consacrent que peu d'attention à ce séjour. Quelques lignes à peine. Parfois, ils ne le mentionnent même pas. Et pourtant, à une époque où renait, en France et dans le monde, l'intérêt pour Marx et le marxisme, ces quatre mois de la vie de l'auteur du *Capital* méritent qu'on les examine de près. Car s'ils ne nous apportent guère de révélations sur la théorie marxiste, en revanche, ils nous en apprennent beaucoup sur les comportements, les réactions, les sentiments de l'homme que fut Karl Marx.

Certes Marx n'est pas allé en Algérie pour étudier sur place cette version française du colonialisme, qu'il a par ailleurs analysé avec précision dans sa version anglaise, tel qu'il se manifestait aux Indes, par exemple.

Ce sont des raisons de santé qui ont motivé ce voyage. Marx se relève à peine d'une pleurésie, ses bronches sont en mauvais état, il souffre d'insomnies. Alors les docteurs londoniens, son ami Friedrich Engels ont pensé que

7

Marx
Lettres d'Alger

le soleil d'Alger aurait un effet bénéfique et, mieux que le climat de l'île de Wight où Marx a séjourné précédemment, hâterait la convalescence et la guérison du malade.

Lui-même avait conscience de la gravité de son état puisqu'il écrivait à un ami deux mois plus tôt « je sors de ma dernière maladie terriblement diminué : moralement par la mort de ma femme, physiquement à cause d'un épaississement de la plèvre et d'une irritation accrue des bronches. Il va me falloir perdre beaucoup de temps en manœuvres destinées à rétablir ma santé. »

À vrai dire, le séjour de Marx en Algérie ne débute guère sous d'heureux auspices. Il s'est embarqué à Marseille, le samedi 18 février 1882, à cinq heures de l'après-midi sur un des « Paquebots à vapeur des Postes françaises », le « Saïd », « excellent steamer », écrit Marx, qui ne mettra « que » 34 heures pour rallier Alger. (On apprend au passage qu'à la fin du XIX^e siècle n'importe qui pouvait se rendre en Algérie sans passeport ni formalité d'aucune sorte). Mais il fait froid et « en raison du bruit diabolique des machines et du vent », Marx n'a pas fermé l'œil pendant les deux nuits de la traversée.

Pourtant, quand il débarque, quelqu'un l'attend sur le quai, Marie-Léopold Ferné, juge au tribunal d'Alger, prévenu de son arrivée par une lettre de son ancien ami, Charles Longuet, le gendre de Karl Marx.

Ferné, originaire de Vendôme, a fait des études de droit à Paris et c'est au cours de ses études qu'il s'est lié d'amitié avec Longuet et qu'il a connu l'autre gendre de Marx, Paul

Lafargue. Opposé comme eux au Second Empire, Ferné connaîtra même la prison à deux reprises pour des articles publiés dans des journaux d'opposition... Ce qui ne l'empêche pas, en 1870, sur intervention d'Émile Ollivier, chef du dernier gouvernement de Napoléon III, d'obtenir un poste dans la magistrature en Algérie².

Ferné conduit Marx, à peine débarqué, au Grand Hôtel d'Orient juste en face du port, Boulevard de la République, où le nouvel arrivant ne passera que deux nuits ; il revient le voir l'après-midi de ce lundi, le promène dans Alger et repère, avec lui, l'hôtel-pension Victoria où Marx séjournera à partir du mercredi 22 février... après avoir renoncé (en raison de son refroidissement et de la fatigue du voyage) à quitter sur le champ Alger pour Biskra, où il pouvait espérer un temps plus sec et plus chaud.

L'hôtel Victoria présente de nombreux avantages. Situé sur les hauteurs d'Alger, dans un secteur en train de s'urbaniser où s'élèvent sur des collines des villas et des pensions pour curistes, construites en désordre, au gré de chaque propriétaire. L'air y est plus pur qu'à l'Hôtel d'Orient, le séjour moins cher, et surtout, la vue y est magnifique. Marx décrira avec enthousiasme ce qu'il voit de sa chambre ou de la galletie qui court le long des pièces du premier étage ; « l'horizon que ferme la Méditerranée, le port d'Alger, des villas disposées en amphithéâtre (...) plus loin les sommets neigeux derrière Matifou (...) Le matin à 8 heures il n'est rien de plus enchanteur que le panorama ; l'air, la végétation, merveilleux mélange euro-

Marx
Lettres d'Alger

péo-africain. » et plus tard : « *bien soigné, admirable éclairage de la baie sous la lune. Je n'arrive pas à me lasser de contempler la mer de ma galerie* ».

La résidence de Marx étant située au nord-ouest de l'actuelle cathédrale (couvent du Sacré-Coeur), pour jouir du même panorama que Marx en 1882, il suffirait aujourd'hui de monter dans la tour de l'Aéro-habitat. La ville que découvre Marx en février 1882 est fort différente de l'Alger d'aujourd'hui : beaucoup moins peuplée, elle ne compte guère que 70 000 habitants.

La villa-hôtel Victoria est en réalité une petite pension de famille récemment construite, entourée d'oliviers sauvages, d'amandiers, de géraniums géants et d'aloès, qui ne peut accueillir qu'un petit nombre d'hôtes, six au total. Elle est située dans Mustapha supérieur, commune autonome depuis 1871, peu peuplée, qui ne regroupe (recensement de 1881) que 13 556 habitants, mais qui va grandir très vite puisque sa population aura triplé quatorze ans plus tard, en 1895. On accède aux terrasses sur lesquelles s'élèvent les premières villas par des sentiers souvent abrupts : en revanche, pas de circulation de voitures, d'où calme absolu, grand avantage pour un convalescent comme Marx qui a du mal souvent à trouver le sommeil.

La pension Victoria est tenue par deux sœurs (mesdames Alisse) assistées par Mme Rosalie : tout ce monde, et même les pensionnaires, vont être aux petits soins pour le malade : Marx ne pouvait rêver, de ce point

10

informations qu'il tient de Fermé. Par exemple lorsqu'il accuse les « *Canariens* » de marier facilement le poignard ou de fabriquer de la fausse-monnaie, ce qui relève probablement d'une sorte de xénophobie franco-européenne. Les Espagnols, nombreux dans la région d'Oran, sont des concurrents potentiels des colonisateurs français.

En revanche il rappelle que le peuple arabe « *a produit autrefois de grands philosophes, des savants* » ou décrit, avec une sympathie évidente, « *une douzaine de clients maures, buvant du café* », à la porte du Jardin d'Essai d'Alger et dont il affirme qu'en général ils manifestent « *une égalité absolue dans leurs relations sociales* » ; ou encore lorsque la présence d'un vendeur ambulant lui donne l'occasion de noter que « *le plus misérable des Maures* », c'est-à-dire des Arabes algériens, « *surpasse le plus grand comédien d'Europe dans l'art de se draper et de prendre une attitude pleine de naturel, de grâce et de dignité* ».

Informé comme il l'est de l'attitude des divers peuples « colonisateurs », Marx considère que les Anglais et les Hollandais surpassent les Français pour ce qui est de l'arrogance impudente, de la prétention, de la rage vengeresse et de la cruauté vis-à-vis des « races inférieures ».

Marx a trouvé en Fermé un compagnon agréable, dont il apprécie la compagnie et l'humour. Marié dans une famille juive de Constantine, donc mal accepté par la « bonne société coloniale » majoritairement antisémite et qui n'approuve pas ce mariage avec une « indigène », le juge lui a raconté des anecdotes

12

de vue, meilleur séjour.³

La mauvaise santé de Marx, durant son séjour à Alger, a non seulement beaucoup limité ses déplacements, mais aussi réduit ses sources d'information. Il ne lit guère en effet qu'un seul journal local *Le Petit Colon*. Ce qu'il dit de l'Algérie à ses correspondants, il le tient pour l'essentiel de Fermé.

C'est Fermé sans aucun doute qui lui a communiqué plusieurs informations qui soulignent le racisme des colonisateurs, la façon dont ils traitent les indigènes : par exemple, le cas de cet Algérien, condamné à mort pour assassinat et guillotiné et à la famille duquel les autorités refusent de rendre la tête du supplicié... ce qui, selon la croyance musulmane, empêchera le malheureux privé de tête d'entrer au paradis. Même si elle est racontée sur un mode léger par Marx, il s'agit d'une pratique raciste, imposée par les colons. Ch. R. Ageron nous apprend en effet que « *les colons pensaient frapper de terreur les indigènes en ne rendant pas les têtes des musulmans décapités, car ils ne peuvent ainsi aller au paradis* ».

En cas de meurtre, les colons ne se satisfont pas de l'exécution des coupables, si ceux-ci sont pris ; ils exigent qu'« *on coupe la tête par dessus le marché, à une demi-douzaine d'Arabes innocents* ». Aussi bien, depuis 1870, en matière criminelle, la justice dépend-elle des seuls Français. Aucun indigène ne peut être juré dans une cour d'assises. Dans la seule année 1872, les cours d'assises avaient condamné à mort 71 indigènes « *accusés d'incendies insurrectionnels* ».

Parfois Marx se borne à reproduire les

11

Marx
Lettres d'Alger

dotes que Marx reprend en usant du style enjoué adopté par son compagnon, même lorsqu'il s'agit de pratiques atroces des colons. Si Fermé « *n'aime pas Alger* » ce n'est sans doute pas seulement une question de climat. Sans doute cela tient-il aussi à sa situation en porte-à-faux. Ce républicain à sympathies socialistes est obligé d'appliquer des lois dont il mesure l'iniquité sans pour autant mettre carrément en cause le système colonial qui les suscite.

Force est toutefois de reconnaître que Marx ne nous apprend pas grand-chose sur la situation sociale et politique dans la colonie française. En revanche ces lettres d'Alger témoignent de sa curiosité multiforme. Exemples, sa visite au Jardin d'Essai qui montre tout l'intérêt qu'il porte à la botanique, son regret que son état de santé l'ait empêché de participer aux excursions organisées par le professeur Durando ou sa visite à l'escadre française ancrée dans le port d'Alger. « *Bien entendu, j'ai inspecté le vaisseau-amiral, "Le Colbert"* », écrit-il.

Pourtant, si Marx, en février 1882, découvre Alger, il ne découvre pas l'Algérie. Il s'était en effet déjà intéressé à ce pays, un quart de siècle plus tôt.

En 1857, Karl Marx, toujours en mal d'argent, menant à Londres la vie difficile d'un émigré sans ressources et chargé de famille, qui ne vit, ou plutôt ne survit, que grâce à la générosité de Friedrich Engels, avait accepté de collaborer à une encyclopédie américaine (*The New American Cyclopaedia*). Un certain nombre d'articles de cet ouvrage seront rédi-

13

Marx
Lettres d'Alger

gés par Engels (pour le compte de Marx) et notamment celui sur l'Algérie dont on lira le texte plus loin. Marx, quant à lui, a écrit pour cette encyclopédie, la biographie de Bugeaud : un modèle du genre. À la même date, dans un autre article où il est question des cruautés anglaises aux Indes, Marx évoquait à propos de la conquête de l'Algérie, « les Arabes rôtis dans la grotte où ils étaient entassés par un maréchal français. »⁶

Dix ans plus tard, la publication de plusieurs ouvrages, en Allemagne et en Russie, qui traitent des communautés rurales primitives, l'idée alors répandue qu'il aurait existé un peu partout, dans des temps reculés, une propriété collective du sol, l'étude de la dissolution de ces communautés agraires ne pouvaient manquer d'inciter Marx à approfondir ces questions⁷.

Un an avant sa venue à Alger, Marx avait découvert et lu avec grand intérêt l'ouvrage « décisif » (l'expression est d'Engels) de l'ethnologue américain H. Morgan « *Ancient Society* » qui étudie les systèmes de parenté et d'organisation familiale et aboutit à une description des stades de l'histoire de l'humanité : sauvagerie, barbarie, civilisation, caractérisés par les progrès des « arts de subsistance »... qu'Engels rapprochera des « forces productives ».

Quelques mois avant de lire l'ouvrage de Morgan, Marx s'était plongé dans le livre d'un de ses jeunes amis russes, Maxime Kowalewski, intitulé : « *La Propriété communautaire du sol. Causes et conséquences de sa désagrégation* » paru en 1879 à Moscou et que son auteur lui

avait aussitôt envoyé⁸.

Kowalewski fait plusieurs séjours à Londres à partir de 1876 et fréquente, comme Marx, la bibliothèque du British Museum. L'œuvre de Marx l'avait fortement influencé, puisqu'il dira qu'il ne se serait occupé « ni de l'histoire du régime de la propriété foncière, ni du développement économique de l'Europe » s'il ne l'avait lue. Au cours de ses venues en Angleterre il rend visite à Marx à plusieurs reprises, le 11 décembre 1876, en septembre 1878 et tentera encore de le rencontrer, cette fois sans succès, en juillet 1882⁹.

Comme il le fait pour les textes qu'il juge importants, Marx lit le livre de Kowalewski la plume à la main et l'annote soigneusement. Or Kowalewski tire un grand nombre de ses exemples de l'étude de l'Algérie et il fournit à Marx des références précises : il a lu non seulement la quasi-totalité des ouvrages parus en France sur l'Algérie, dont ceux de R. Dareste et d'Eugène Robe sur « la propriété foncière en Algérie », mais aussi le compte rendu des débats sur l'Algérie à l'Assemblée nationale française. Dans les commentaires personnels qu'il ajoute aux notes prises, Marx souligne le but de la loi Warnier adoptée en 1873 par l'Assemblée nationale : « la destruction de la propriété collective », « l'expropriation finale des paysans. Faire de la terre communautaire la propriété privée des usuriers » « brigandage pur et simple ! C'est bien pour cette raison que l'Assemblée des ruraux, par ailleurs si tendre pour la sacro-sainte « propriété », adopta ce projet de loi violant la propriété communale » et rapporte cette remarque d'un député, le maréchal Niel

14

: « la société algérienne est fondée sur le sang (c'est-à-dire sur la parenté). Ainsi, ajoute Marx, par l'individualisation de la propriété foncière, on atteint du même coup l'objectif politique : anéantir les bases mêmes de cette propriété ».¹⁰

Marx va ici plus loin que Kowalewski dans sa critique de la colonisation qui ne constitue pas un progrès, comme on pouvait le déduire de la lecture du *Manifeste du parti communiste*. D'autre part, ces notes semblent annoncer une inflexion de la pensée de Marx en ce sens que, sans mettre en question l'importance des facteurs économiques, ceux-ci sont plus nettement situés dans l'histoire. Dans sa lettre à Vera Zassoulitch, Marx insiste sur le fait que « la genèse de la production capitaliste », telle qu'il l'a décrite, « est expressément restreinte aux pays de l'Europe occidentale »¹¹.

Dans une lettre de novembre 1877, il s'élevait déjà contre le « passe-partout d'une théorie historico-philosophique générale... supra-historique » et montrait comment « des événements d'une analogie frappante, mais se passant dans des milieux historiques différents [aboutissent à] des résultats tous à fait disparates. »¹²

Coincidence curieuse. Le jour même de son arrivée à Alger un quotidien algérien, l'*Akhbar*, publie un article qui semble illustrer le « brigandage » dont parlait Marx dans ses notes sur l'ouvrage de Kowalewski : « n'importe quel Français peut, sans quitter la France, acquérir en Algérie une concession de plus de 100 hectares qu'il peut à son tour revendre à un indigène pour 40.000 francs. En moyenne, un colon ne paie pas plus de 20 à 30 francs pour un terrain d'une valeur de 300 francs »¹³. Et un an

15

Marx
Lettres d'Alger

plus tard, un auteur français nous informe que l'État français a prévu un crédit de 50 millions pour la création de 175 centres de colonisation d'une superficie totale de 380 698 hectares¹⁴.

*
* *

Si Engels et le Dr Donkin, qui soignait Marx à Londres, ont insisté pour qu'il se rende à Alger, c'est que l'Algérie, tout comme la Côte d'Azur française, jouit à cette époque d'une bonne réputation, en Angleterre notamment. Entre 1865 et 1870, plus de mille Anglais viennent passer quelques semaines ou quelques mois d'hiver en Algérie. Les médecins d'Europe vantent (non sans forcer un peu la réalité) la douceur de son climat et l'uniformité de la température en hiver, et y envoient volontiers leurs patients atteints de bronchites ou de « maux de poitrine ».

Or Marx joue décidément de malheur. Si l'hiver de 1882 ne fut pas particulièrement clément, le mois de mars fut exceptionnellement pluvieux. Les conditions de la traversée avaient fait empirer son état. Le 6 mars il crache le sang et cette hémorragie ne cessera qu'au bout d'une semaine. Encore a-t-il la chance d'être soigné par le Dr Stephann, un médecin compétent et énergique, qui diagnostique une rechute grave (pleurésie). Marx est interdit de promenade, invité même à limiter ses lectures et ses conversations. À Fermé, qui dès son arrivée l'a entraîné dans de longues promenades, « il doit faire comprendre qu'il est un invalide ». L'état du malade ne s'améliore que lentement. « Les insomnies ont

Marx
Lettres d'Alger

cessé. L'appétit est revenu, les quintes de toux sont moins violentes », écrit Marx plus d'un mois après son arrivée (27 mars), mais même alors, l'activité intellectuelle de Marx est très réduite. « Pas question de travailler, même pas de corriger le "Capital" pour une nouvelle édition. »

En avril Marx va mieux, entreprend de nouveau des promenades, mais le temps, incertain et variable, l'incite à quitter l'Algérie pour la Côte d'Azur où il espère séjourner deux semaines. Il y passera un mois. La malchance le poursuit : il déclarera, non sans humour, à un de ses médecins, qu'il amène le mauvais temps avec lui. Effectivement il débarque à Marseille sous la pluie, ce qui entraîne une nouvelle aggravation de son état de santé, et il pleure à Nice et à Monte-Carlo quand il arrive au début mai, alors qu'il n'y était pas tombé une goutte d'eau depuis janvier.

Ces lettres d'Algérie et de la Côte d'Azur si elles nous renseignent peu sur l'Algérie (mises à part les observations sur le temps, la tempête, la canicule, le vent ou la pluie en ce début de printemps 1882), nous fournissent en revanche une foule d'informations sur la psychologie du malade, sur les effets de la maladie sur son caractère, ses sentiments. Ce qui frappe le plus, c'est sans doute la tendresse du père pour ses filles et du grand-père pour ses petits-enfants. Sa correspondance semble s'être limitée pendant ces trois mois, de fin février à juin, à sa famille proche et à un ami, Friedrich Engels. Marx voudrait avoir ses petits-enfants auprès de lui, imagine leur

étonnement, leur surprise amusée au spectacle des scènes auxquelles il assiste, manifeste une tendresse particulière pour l'ainé, Johnny (le « futur » Jean Longuet). Il attend avec impatience des nouvelles de ses trois filles, s'inquiète en particulier du travail qu'impose à Jenny (Longuet), qui accouchera d'une fille en septembre, l'éducation de ses quatre bambins, et proteste qu'il ne songe pas un instant à rentrer à Londres sans passer par Argenteuil où il séjournera effectivement, presque incongnito, du début juin au 23 août. Lui qui « répugne aux démonstrations sentimentales » confesse que « sa pensée est essentiellement occupée du souvenir de [sa] femme, cette part du meilleur de [sa] vie ». Repliement sur sa famille donc, que confirmerait encore plus, sans aucun doute, la lecture de plusieurs lettres d'Alger à ses filles, qui n'ont pas été conservées.

Friedrich Engels fait depuis longtemps partie intégrante de la famille Marx. C'est l'ami intime dont la générosité ne s'est jamais démentie, celui que l'on tient exactement au courant de toutes les phases de la maladie, alors que Marx atténue la gravité de son mal pour ne pas inquiéter ses filles, même s'il s'efforce de ne pas farder la réalité. Et pourtant à deux reprises Marx, dans les lettres à ses filles, a des mots très durs pour Engels. « Il y a des gens qui vous aiment si sincèrement que ça vous tue : rien de plus dangereux pour un convalescent ! »

Que reproche-t-il à son ami ? D'avoir insisté pour qu'il se rende en Algérie, alors que lui aurait préféré, nous dit-il, commencer

18

19

Marx
Lettres d'Alger

son séjour par la Côte d'Azur. Grief sans fondement puisque personne ne pouvait prévoir que, cette année-là, Alger connaîtrait un printemps pourri. Au demeurant si, effectivement en 1882, l'hiver a été très sec sur la Côte, il s'est mis à pleuvoir dès que Marx y est arrivé.

Second grief, à Londres, Engels (et Lafargue à qui s'adressent les mêmes critiques) insistait pour que Marx fasse de longues marches, pour qu'il « prenne l'air » au lieu de passer des journées dans sa chambre ou à son bureau tandis que lui-même n'aspire qu'à une chose : qu'on lui fiche la paix. Dix ans plus tôt, la fille de Marx écrivait dans une lettre à Kugelmann (19 novembre 1870) « sa santé (celle de Marx) est dans l'ensemble meilleure qu'elle ne l'est d'habitude à cette époque de l'année, ce qui est dû, sans aucun doute, aux mesures énergiques qu'a prises notre bon docteur Engels (...) il fait au Maure beaucoup plus de bien que toutes les drogues en l'emmenant faire de longues promenades. »

En lisant les reproches de Marx à Engels, j'ai pensé à cette phrase de Rosa Luxemburg dans une de ses lettres de prison, pendant la Première guerre mondiale : « ces jours-ci, j'ai été méchante et donc malheureuse et donc malade. Ou faut-il dire dans l'ordre inverse : j'ai été malade et donc malheureuse et donc méchante ? »¹⁵ Oui, si Marx, pour la première fois de sa vie, est injuste envers son ami, c'est parce qu'il est malade, gravement malade.

À vrai dire, il y a longtemps que sa santé n'est pas bonne. La misère noire qu'il a connue pendant de longues années, ses conditions de vie, (une famille de six à sept personnes logée dans deux pièces), les nuits pas-

sées à son bureau, l'excès de tabac (en 1882, il s'astreint à fumer tout au plus un cigare par jour), et la mort de ses enfants, tout cela a ébranlé profondément cet homme, pourtant de constitution robuste. À la maladie de foie, aux nombreux anthrax, est venue s'ajouter, dès les années soixante-dix, une bronchite chronique, une toux persistante qui provoque des insomnies. La mort de sa femme, quelques mois plus tôt, en décembre 1881, l'avait atteint moralement et physiquement.

Le terme qui revient souvent dans ses lettres d'Alger et de Monte-Carlo, c'est celui de « rechute ». De fait, pendant cet hiver-printemps 1882, Marx va de rechute en rechute, même si l'inflammation de la plèvre que les docteurs constatent en Algérie ou sur la Côte d'Azur est moins grave que la pleurésie qui a failli lui coûter la vie en octobre 1881.¹⁶ Sa maladie est donc le thème principal de cette correspondance. Marx dépend étroitement de ses médecins successifs. Revenu chez sa fille à Argenteuil en juin, il consultera encore, ira faire une cure à Enghien, puis séjournera trois semaines à Lausanne et Vevey. Encore a-t-il la chance d'avoir à faire à des médecins compétents (Stephann à Alger, Kunemann à Monte Carlo, Dourlen à Argenteuil), même si la médecine d'alors n'a pas les ressources de celle d'aujourd'hui. Contre l'inflammation de la plèvre, les docteurs prescrivent l'application de « vésicatoires ». Le badigeonnage à l'aide d'un produit révulsif a pour effet de pomper pour ainsi dire le liquide, de résorber l'épanchement provoqué par la pleurésie, de le faire exsuder ; en contre-partie se

forment alors, à la surface de l'épiderme, sur la partie traitée, des ampoules, des cloques pleines de liquide, le « *champ de pastèques* » dont parle Marx, qui crèvent et qu'il faut délicatement assécher, ce dont se charge à Alger celui que Marx appelle son assistant-docteur, son infirmier, Maurice Castelholz, qui loge dans la même pension que lui.

Après quoi se forme, comme après un coup de soleil, une nouvelle peau... l'opération provoque des démangeaisons douloureuses, mais interdiction de se gratter, pour ne pas faire saigner la peau, cependant que le frottement d'un sous-vêtement quelconque sur les cloques ou sur la nouvelle peau, est assez désagréable pour empêcher le patient de trouver le sommeil.

Si diagnostics et traitements concordent, les conseils des médecins successifs varient. Ainsi Kunemann invite Marx à ne pas rentrer à Paris par étapes (ce que conseillait Engels), parce que les principales occasions de prendre froid sont les arrêts dans les gares. Tandis que les docteurs parisiens qui l'envoient se soigner à Lausanne lui prescrivent de ne voyager que de jour. Il passera donc la nuit à Dijon. Cette disposition ayant pour but, comme celle de Kunemann (!) « *d'éviter toute rechute* »¹⁷. Tous s'accordent en revanche à vanter les mérites du vin de Bordeaux (lettre à Engels du 5 juin).

Sa maladie n'affecte pas que le corps. Marx souffre moralement d'être condamné à une quasi totale inactivité intellectuelle. Au reste, même sans l'interdit prononcé par les docteurs, il n'est pas question de travail intellectuel, « *intellectuellement je me sens très bas* » (1^{re}

22

ment conscience, même s'*'il désire* », ce qui équivaut à « *il espère* » « *mener de nouveau une vie active et cesser ce stupide métier d'invalides* », cependant que ses rechutes réduisent, au fil des semaines, cet espoir.

On pourrait mesurer l'affaiblissement intellectuel de Marx au style de ses lettres. Certes, elles témoignent d'une culture prodigieuse. Il serait intéressant de relever dans cette correspondance le nombre d'allusions à des œuvres littéraires, célèbres ou peu connues, qu'il s'agisse de Goethe, de Cervantès, de Sophocle, de Plutarque, d'Offenbach, d'Adolf Müllner ou de la Bible, pour ne rien dire des connaissances historiques dont il fait preuve (à propos de la flotte de Charles Quint, de Talleyrand, de la dynastie des Grimaldi ou de Laurent de Médicis).

Mais Marx constate lui-même que son état de santé n'est pas sans répercussion sur son style. Reprenant la formule « *mens sana in corpore sano* », il est d'avis que sur ce point « *quelque chose cloche* ».

« *Vous devez être frappés par les erreurs de mon orthographe, de ma syntaxe, les fautes grammaticales* ». Ailleurs, après une expression alambiquée qui lui est venue sous la plume, il se moque de lui : le voilà qui écrit comme Louis de Bavière.

Effectivement les lettres d'Alger, c'est un peu moins vrai de celles expédiées de la Côte d'Azur, ne sont pas seulement d'une écriture encore plus difficile à déchiffrer qu'à l'ordinaire. Elles fourmillent d'erreurs de genre, d'accord, de construction (phrase commencée selon une construction donnée et terminée

24

par une autre, etc.). Enfin elles sont encore plus « cosmopolites » que les lettres antérieures.

On sait que, dans sa correspondance, Marx a toujours eu recours à différentes langues. Dans ses lettres en allemand (la quasi-totalité), on trouve fréquemment des expressions anglaises, françaises, latines, plus rarement espagnoles, italiennes, grecques ou russes. Ici, ce salmigondis linguistique devient presque la règle. Il arrive même à Marx (lettre à Laura Lafargue du 13 avril) de commencer sa lettre en allemand, le 13 avril, un allemand extrêmement de mots ou d'expressions françaises, anglaises, voire latines, (le français et l'anglais remplaçant sur la fin l'allemand), de la continuer le lendemain 14 avril en anglais et de revenir à l'allemand dans la dernière page.

On a le sentiment que ces choix n'obéissent à aucune règle précise, que Marx laisse aller son humeur, peut-être se laisse-t-il guider par sa plume, si l'on peut dire. Une expression anglaise lui vient à l'esprit, il l'écrit et continue en anglais... ou revient à l'allemand. La différence avec sa correspondance habituelle réside sans doute dans le fait qu'en général, Marx adoptait une langue et qu'il n'avait recours à des expressions en langue étrangère que par commodité, quelquefois pour des raisons techniques, tel mot français ou anglais lui semblant exprimer mieux sa pensée que l'équivalent (?) allemand ; c'est d'ailleurs une simple question d'habitude, par exemple pour quelques expressions latines (*post festum*) ou anglaises qu'il emploie souvent (*by the by*) par exemple.

Si l'on examine de plus près la correspon-

marx) et deux mois plus tard de nouveau il se dit en bonne voie pour devenir un parfait idiot (5 juin). Le 20 mai il s'écrit « *quelle vie inutile, vide* » je mène.

D'où des accès de « *profonde mélancolie* » et la volonté de fréquenter le moins possible « *les humains* », la famille exceptée, naturellement. Même s'il se garde d'en parler, on peut déduire de certaines remarques que l'idée de la mort lui vient à l'esprit. Ainsi quand il évoque la pénibilité d'un voyage à Biskra et les « incidents » qui pourraient survenir au cours de ce voyage. Ou encore quand il écrit « *naturellement à partir d'un certain âge il est tout à fait indifférent de savoir de quoi on entre dans l'éternité* » (5 juin 1882). À noter le ton et le choix des termes, Marx n'a pas osé écrire « de quoi on meurt ». La formule presque enjouée esquive par pudeur le terme de mort.

Bien entendu, ces allusions ne sont destinées qu'à son alter ego, Engels, à qui il ne cache rien de ses sentiments tandis qu'il évite de faire allusion aux tristes pensées qui l'assaillent quand il s'adresse à ses filles.

Marx a conscience qu'il lui sera difficile de retrouver une activité normale, qu'il restera, sinon un invalide, du moins un convalescent, qu'il devra désormais, chaque jour, veiller à ne pas rechuter « *pendant des années il me faudra faire très attention* ». La mention de son âge revient sous sa plume à plusieurs reprises. Or Marx, pour le lecteur d'aujourd'hui, n'est pas un vieillard, puisqu'il n'a pas encore 64 ans. Mais c'est un homme usé et qui en a claire-

23

ment conscience, même s'*'il désire* », ce qui équivaut à « *il espère* » « *mener de nouveau une vie active et cesser ce stupide métier d'invalides* », cependant que ses rechutes réduisent, au fil des semaines, cet espoir.

On pourrait mesurer l'affaiblissement intellectuel de Marx au style de ses lettres. Certes, elles témoignent d'une culture prodigieuse. Il serait intéressant de relever dans cette correspondance le nombre d'allusions à des œuvres littéraires, célèbres ou peu connues, qu'il s'agisse de Goethe, de Cervantès, de Sophocle, de Plutarque, d'Offenbach, d'Adolf Müllner ou de la Bible, pour ne rien dire des connaissances historiques dont il fait preuve (à propos de la flotte de Charles Quint, de Talleyrand, de la dynastie des Grimaldi ou de Laurent de Médicis).

Mais Marx constate lui-même que son état de santé n'est pas sans répercussion sur son style. Reprenant la formule « *mens sana in corpore sano* », il est d'avis que sur ce point « *quelque chose cloche* ».

« *Vous devez être frappés par les erreurs de mon orthographe, de ma syntaxe, les fautes grammaticales* ». Ailleurs, après une expression alambiquée qui lui est venue sous la plume, il se moque de lui : le voilà qui écrit comme Louis de Bavière.

Effectivement les lettres d'Alger, c'est un peu moins vrai de celles expédiées de la Côte d'Azur, ne sont pas seulement d'une écriture encore plus difficile à déchiffrer qu'à l'ordinaire. Elles fourmillent d'erreurs de genre, d'accord, de construction (phrase commencée selon une construction donnée et terminée

25

Marx
Lettres d'Alger

dance de Marx avec ses trois filles et Engels, que constate-t-on ? À Engels, Marx écrit presque toujours en allemand ; une seule exception pour l'année 1882, la lettre du 9 juin, expédiée d'Argenteuil. On peut penser que Marx s'entretient en anglais avec Longuet (comme le prouvent les lettres qu'il lui adresse) et que, sur sa lancée, il a choisi d'écrire en anglais à son ami (lettre d'ailleurs fort brève).

Les lettres d'Alger et de la Côte d'Azur sont écrites en allemand, peut-être les phrases en anglais y sont-elles un peu plus fréquentes, quant aux expressions françaises, elles sont souvent techniques : *sauf-à-dire, chute, colporteurs, lieutenant de vaisseau, tables de roulette et de trente-et-quarante*.

Plus surprenante est la langue utilisée par Marx dans les lettres à ses filles. À l'aînée, Jenny Longuet, Marx écrivait presque toujours en anglais. Or sa première longue lettre d'Alger est rédigée en allemand, un long passage en anglais y étant intercalé. Retour ensuite à l'anglais, sauf le 8 mai. De Monte-Carlo, Marx écrit à Jenny en allemand. À Laura, Marx, en revanche, écrit presque toujours en allemand. Nous avons déjà mentionné la lettre du 13 avril composée comme celle du 16 mars à Jenny : allemand aux deux bouts, long passage en anglais au centre. Par la suite, en cette année 1882, c'est l'allemand qui domine, fréquemment entrelardé d'anglais. Les lettres à Eleanor sont presque toujours écrites en allemand. Seule exception relevée pendant l'année 1882, la lettre du 21 mai expédiée de Monte-Carlo.

Cependant, nombre de lettres de Marx à

26

mour est encore plus net dans son abrégé de l'histoire des Grimaldi et dans la relation qu'il fait des rapports de ces princes-pirates avec Laurent de Médicis (lettre à Engels du 5 juin).

Était-ce le signe que son état général s'était amélioré ? Il est frappant en tout cas que la correspondance expédiée de Monte-Carlo ou de Cannes est plus « riche » que celle d'Alger. Certes le temps et l'évolution de la maladie y tiennent toujours une grande place, mais les observations sociologiques, les considérations sur la population qui fréquente les salles de jeu, l'histoire des Grimaldi prouvent que Marx s'intéresse davantage au monde qui l'entoure qu'il ne le faisait à Alger, où il se bornait souvent (mise à part la dernière semaine) à rapporter ce que lui avait dit son guide, le juge Fermé. Les anecdotes dont il meublait les lettres à ses filles étaient, elles aussi, simplement rapportées. Ici elles sont le résultat de ses observations et de ses jugements personnels (par exemple dans sa lettre à Engels du 20 mai à propos des opinions politiques du Dr Kunemann ou dans celle à Eleanor sur les habitudes des clients des salles de jeu, 28 mai).

Pendant son séjour en Algérie, en dépit de la quasi-interdiction d'un travail intellectuel quelconque, Marx continue à s'intéresser à la politique française. Bien qu'il affirme à Lafargue le 20 mars qu'il ne lit que les dépêches du *Petit Colon*, en réalité il lit *L'Égalité*, hebdomadaire, et reçoit *Le Citoyen*, quotidien, qui tous deux expriment les positions du jeune Parti ouvrier français qui a adopté en 1880 (Congrès du Havre) un programme ins-

28

ses filles (envoyées d'Alger ou de Monte-Carlo) ne nous étant pas parvenues, il est difficile de tirer de ces observations des conclusions définitives. Au moins peut-on noter que le séjour en Algérie représente une rupture, y compris au plan épistolaire, ce qui montre sans doute à quel point la maladie de Marx perturbe ses habitudes. On notera aussi que dans la famille Marx, de père en fille, on est bi-voire trilingue, puisque Marx utilise indifféremment l'allemand, l'anglais et le français, en étant sûr d'être compris. À Paul Lafargue, il écrit en français, sans doute parce que celui-ci aurait du mal à déchiffrer l'allemand ou l'anglais, tandis que Longuet comprend manifestement l'anglais, mais ne maîtrise pas aussi bien l'allemand, comme il ressort d'un passage de la lettre de Marx à Jenny Longuet (6 avril 1882).

La « mélancolie », les humeurs sombres de Marx ne parviennent pas à étouffer complètement un certain humour. Il s'astreint à éviter que sa morosité n'assombrisse ses lettres pour ne pas alarmer ses filles, mais au-delà de cette volonté, le ton des lettres est assez souvent naturellement enjoué. Il compare son dos « à un champ de pastèques », la principauté de Monaco évoque pour lui les opérettes d'Offenbach qui font alors courir le Tout Paris, et, parmi les qualités du juge Fermé, il relève qu'« il ne manque pas d'humour ». Marx non plus qui, quoique politiquement proche de Jules Guesde, ne désapprouve sans doute pas que Fermé trouve très drôle l'expression qu'a employée Guesde « terrorisme de l'avenir » (lettre à Laura du 13 avril). Le goût de l'hu-

27

Marx
Lettres d'Alger

piré par Marx. Paul Lafargue a collaboré à ces deux publications qu'anime Jules Guesde. Marx a rencontré ce dernier lors de son passage à Paris, quelques jours avant de partir pour l'Algérie. Or Longuet, son gendre, collabore au journal radical dirigé par Clemenceau, *La Justice*, qui est loin d'adopter les positions du Parti ouvrier français. Tel a été le cas, en particulier, à propos de la grève des ouvriers et ouvrières du textile de Roanne, en février 1882. Tandis que *Le Citoyen* et *L'Égalité* soutenaient les revendications des grévistes, Charles Longuet, dans *La Justice*, souhaitait que patrons et ouvriers se livrent « une lutte loyale », qu'il opposait à « la guerre sociale ».

C'est Jenny Longuet qui, sur la demande expresse de son père, lui envoie les articles de Longuet. Et Marx, qui avait déjà dit à sa fille que Lafargue « faisait grand cas » de ces articles, assure, après les avoir lus, que « les articles de Longuet sur la grève sont très bons » (6 avril). Cependant il ne les commente pas, recitifie simplement un point de détail, une formule employée par Longuet à propos de « la loi d'airain » de Lassalle.

On peut penser que Marx, pour éviter de semer la zizanie dans le ménage Longuet, se garde ici de toute critique.

Des trois filles c'est surtout Jenny, en dépit de ses souffrances (elle est atteinte d'un cancer de la vessie, ce qu'elle ignore), du travail que lui donne la tenue de son ménage : elle a quatre garçons en bas âge à élever, est enceinte et ne dispose, pour l'aider, que d'une femme de ménage, qui lui envoie des articles de presse et des informations politiques. Plus

29

Marx
Lettres d'Alger

encore que ses sœurs (Laura notamment), elle a été impliquée dans les événements parisiens en 1870-71 ; l'année précédente elle avait même collaboré à un journal parisien, *La Marseillaise*. D'autre part elle habite en France. Tandis qu'Eleanor et Laura sont à Londres. Laura est pour l'heure séparée de son mari qui, à Paris, tout en écrivant dans la presse guesdiste, recherche un emploi rémunéré (il finira par être embauché par une compagnie d'assurances) qui lui permette de louer un appartement convenable : Laura viendra alors le rejoindre à Paris (en septembre).

Marx, on le sait, est très impliqué dans les avatars du mouvement ouvrier français, en particulier depuis la Commune. C'est d'ailleurs ses prises de position à ce moment là, ses trois Adresses, la dernière en particulier (*La Guerre civile en France*) qui lui ont valu une renommée internationale et des attaques virulentes, à partir de faux documents établis par la police française, de la part du gouvernement de Thiers et des Versaillais en général.

Ses trois filles ont pris parti pour les communards. Jenny épouse Charles Longuet, réfugié à Londres ; Laura est mariée à Lafargue qui défend à Bordeaux les idées de la Commune et sera contraint, après l'échec de celle-ci, de fuir en Espagne ; Eleanor, enfin est fiancée à Lissagaray, lui aussi réfugié à Londres et auteur de l'ouvrage longtemps le plus répandu sur l'histoire de la Commune. Par parenthèse Marx est opposé à cette liaison et est heureux d'apprendre d'Engels qu'Eleanor « a trouvé une solution pleine de tact à la catastrophe » que représentaient, selon lui, les fiançailles de sa cadette avec Lissagaray.

30

sait, von Westphalen), texte que Marx attribuait à Charles Longuet. On y lisait que le mariage de Jenny avec Karl Marx avait fait des difficultés parce que Marx était juif. Longuet s'était par ailleurs rendu coupable d'associer le nom de Lassalle à celui de Marx, à propos de la limitation de la durée de la journée de travail (sujet que Lassalle n'a jamais abordé). Conclusion de Marx : « je lui [à Longuet] serais obligé de ne plus mentionner mon nom dans ses écrits. » En août encore il se plaint de la désinvolture de son gendre qui s'est arrangé pour amener Joseph Roy, le traducteur du *Capital* à Argenteuil, le jour du départ de Marx pour Lausanne. D'où longue conversation (avec Roy) dans le jardin par vent froid. D'où refroidissement et Marx de conclure « Merci monsieur Longuet »¹⁹.

Reste à essayer de résoudre un mystère dont le lecteur mesurera toute l'importance. Marx a-t-il fait raser, à Alger, sa barbe de prophète et raccourcir son abondante chevelure ?

Dans un post-scriptum Marx écrit à Engels : « à propos, à cause du soleil je me suis débarrassé de ma barbe de prophète et de ma perruque, mais (comme mes filles me préféraient avec), je me suis fait photographier avant de sacrifier ma chevelure sur l'autel d'un barbier algérois » (28 avril).

Plusieurs clichés de cette photo (reproduite en tête de ce volume) nous sont effectivement parvenus. L'un dédié à Laura et daté (sans doute par erreur, de la fin février 1882), un autre « à ma chère petite Jenny » qui porte, lui, la date exacte : fin avril 1882. Un troisième destiné à Engels. Marx voulait également offrir ce portrait à son ami Schorlemmer, et à

Naturellement cela n'empêche pas Marx de s'intéresser au journal que celui-ci, vient de lancer à Paris, même s'il n'en attend rien de spectaculaire.

Cette correspondance nous fournit quelques indications sur les sentiments qu'éprouve Marx envers ses deux gendres français. Alors que les idées politiques de Lafargue sont assez proches des siennes, Marx s'irrite de sa légèreté, relève des formulations aventurées (Fourier communiste). Bref il ne le prend guère au sérieux. C'est particulièrement sensible dans sa lettre du 20 mars. L'attestent des expressions ironiques comme « mon brave gascon », « mon cher Auguste », « Saint Paul, étrange saint que vous êtes ». L'étudiant en médecine qu'a été Lafargue ayant conseillé « des enveloppements à l'iode », Marx considère que ce « détail » est « révélateur de toute la conception » qu'a Lafargue « des faits matériels ». Toute la correspondance de Marx en cette année 1882 fourmille de critiques contre Lafargue. Les relations avec Longuet sont polies, sans plus. Marx constatera, lors de son passage à Argenteuil en août, d'une part que Longuet ne s'occupe absolument pas de l'éducation de ses quatre enfants, en laissant toute la charge à sa femme, d'autre part qu'il ne lui donne même pas l'argent du loyer... que Marx finira par faire accepter à sa fille (il s'agit de l'argent d'Engels !). Longuet, quand il est à la maison (à Argenteuil) passe la matinée au lit... et part pour Paris dès cinq heures de l'après-midi (lettre à Engels, 10 août 1882). Déjà en décembre 1881, Marx avait été choqué de la notice nécrologique insérée dans *La Justice* lors du décès de la mère de Jenny (née, comme on

31

Marx
Lettres d'Alger

la femme du médecin qui le soignait à Ventnor, sur l'île de Wight²⁰.

C'est le dernier portrait de Marx que nous possédions et il a été souvent reproduit²¹ : chevelure et barbe blanches, la moustache et les sourcils sont encore presque noirs, des rides à peine visibles au coin des yeux, plus marquées de part et d'autre du nez. Belle photo qui révèle Marx tel qu'il devait être : large front de penseur, sourire à peine décelable, impression d'humanité qui rappelle sa devise : *je pense que rien d'humain ne m'est étranger*. Nulle pose, pas une ombre de prétention.

Curieusement Marx n'a pas sur la photo le visage d'un malade (le photographe a-t-il légèrement retouché le portrait ?) Marx lui-même note « vous verrez » qu'en dépit des 8 semaines de traitement « j'ai encore (fait) bonne mine à mauvais jeu ». Il est vrai qu'à la fin avril Marx était de nouveau sur pied, puisqu'il avait repris ses promenades, visité le jardin d'Essai et les navires de guerre français. Engels, voyant la photo, écrit lui aussi que Marx a de nouveau très bonne mine²². Est-ce par coquetterie que Marx envoyait cette photo à sa fille Laura conclut « aucun art ne saurait donner de l'homme une image pire que la photographie » ?

Reste entière une question. Marx a-t-il mis son projet à exécution ? A-t-il vraiment sacrifié sa barbe de prophète ?

Rien, à ma connaissance, ne permet de l'affirmer. Dans toute la correspondance postérieure à cette fin d'avril 1882, je n'ai trouvé nulle part la moindre allusion à un Marx imberbe. Or peut-on supposer que, parmi les

Marx
Lettres d'Alger

correspondants de Marx, tous habitués à voir un Marx barbu et chevelu, personne n'aurait fait la moindre remarque sur un événement qui aurait modifié considérablement le visage de l'auteur du *Capital* ? C'est proprement invraisemblable. Dès lors, que conclure ? Sinon que Marx, au dernier moment, a renoncé à son projet et a conservé, pour plaisir à ses filles qu'il aimait si tendrement, sa barbe et sa perruque²².

D'Alger, Marx a rapporté sans aucun doute force cadeaux à ses filles. Probablement des bijoux kabyles du genre de ces bracelets qu'il offrira à Pumps, la nièce d'Engels. Celui-ci recevra un poignard kabyle et une pipe²³.

*
* *

Le 2 mai au soir, Marx s'embarque pour Marseille comme il l'avait annoncé à Engels dès le 18 avril. Il ne voyage pas sur le *Saïd*, mais sur le *Pelouse*, bateau de la même compagnie, les Messageries maritimes, commandé par le capitaine Vaquier et non par le commandant Macé, ce « *chic type* » qui l'avait amené à Alger. Après une traversée froide et venteuse, dans une cabine qu'il partage avec un négociant de Lyon²⁴, Marx débarque à Marseille au matin du jeudi 4 mai (et non du 5, comme il l'écrira par erreur, trois semaines plus tard, à sa fille Eleanor) et gagne Nice, puis Monte-Carlo où il séjourne jusqu'au début juin. Il gagne alors Cannes, y passe deux ou trois jours et prend le train pour Paris, le 5 juin au soir.

34

En janvier, elle perd beaucoup de sang. Le 6 janvier, Paul Lafargue qui lui rend visite, dit que son état semble désespéré. Longuet était absent et il n'y avait personne pour s'occuper d'elle et des enfants²⁵. À Ventnor, Marx quoique peu et mal informé s'inquiète ; cependant une lettre de Paul Lafargue le rassure, même s'il se doute qu'on lui cache la gravité du mal de sa fille.

Celle-ci meurt le 11 janvier 1883 ; elle n'avait pas trente-neuf ans.

C'est Eleanor qui sera chargée d'aller annoncer la nouvelle à son père. Elle racontera qu'elle avait eu l'impression « *de lui apporter son arrêt de mort* ». Marx demanda à Eleanor de repartir aussitôt pour Argenteuil afin de s'occuper des enfants.

Cette mort a été un coup terrible pour le vieil homme. Après sa femme, en un an, il venait de perdre sa fille aînée, celle qu'il chérissait le plus, celle qui était, par bien des côtés, la plus proche de lui.

Marx n'y survécut pas. Un abcès au poumon hâta sa fin. Il s'éteignit paisiblement le 14 mars 1883, à deux heures de l'après-midi. Eleanor était près de lui.

En janvier 1882, divers journaux avaient annoncé prématurément sa mort prochaine, ce qui aurait arraché à Marx, selon Engels, cette exclamation « *voilà qu'il me faut à présent vivre très longtemps pour faire mentir ces sacrés chiens* »²⁶.

Engels écrira à Sorge que pareille fin valait mieux que « *quelques années d'une existence végétative* » qu'aurait pu lui assurer l'art des médecins. « *Vivre avec le sentiment de tant de travaux à terminer, être torturé par le désir de*

Marx a donc retrouvé en juin à Argenteuil sa fille Jenny et ses quatre petits-enfants. Tout heureux d'être en famille, il ne remarque pas, ou l'attribue à la grossesse de sa fille, à quel point celle-ci est épuisée. Il est vrai que Jenny fait tout pour ne pas alarmer son père. C'est à Eleanor qu'elle avait écrit qu'elle était exténuée et qu'elle n'était nullement aidée par son mari « *j'ai beau trimen comme un nègre, il ne sait que crier après moi et ronchonner tout le temps qu'il est à la maison* » (10 avril 1882). En novembre sa situation s'est aggravée (sans que les médecins aient diagnostiqué le cancer de la vessie dont elle souffre). Elle parle des tortures qu'elle endure depuis 8 mois, et l'allaitement de la petite Jenny née en septembre, et auquel elle ne veut pas renoncer, « *fait de sa vie un enfer* »²⁷.

Fin septembre, Marx quitte Vevey, repasse par Paris, part ensuite pour Londres (dont les médecins parisiens craignent, pour leur patient, le climat humide) et gagne fin octobre Ventnor sur l'île de Wight, où il avait déjà séjourné.

Sa santé est loin d'être florissante. Pourtant il continue à suivre de près la situation politique en France et en Allemagne, s'intéresse aux travaux de Deprez et d'Arsonval « *sur le transport de l'énergie à grande distance* », ainsi qu'à ceux de l'Allemand Maurer sur la situation des paysans dans l'Allemagne du IX^{ème} au XV^{ème} siècle, et travaille à une nouvelle édition du premier livre du *Capital*.

Pendant ce temps les souffrances de la pauvre Jenny ne cessent d'augmenter et elle continue de les cacher à ses sœurs et à son père.

35

Marx
Lettres d'Alger

Tantale de les mener à bonne fin, sans pouvoir le faire [...] notre Marx ne l'aurait jamais supporté »²⁸.

Loin de lui rendre la santé, le séjour en Algérie et sur la Côte d'Azur avait tout au plus prolongé la vie d'un malade.

Nous avons regroupé dans cet ouvrage toutes les lettres que Marx a écrites d'Alger, pour autant qu'elles aient été retrouvées. Y ont été jointes les lettres expédiées de Marseille ou de la Côte d'Azur où Marx séjourna un mois (mai 1882) et qui constituent un ensemble avec la correspondance et le séjour algérien. On trouvera en annexe deux articles de Marx et d'Engels qui traitent de l'Algérie et du Maréchal Bugeaud.

Les lettres ou cartes postales expédiées de Marseille et de la Côte d'Azur par Karl Marx sont ici publiées en français pour la première fois.

Pour autant qu'il s'agissait de textes écrits en allemand, ils ont été traduits par mes soins. Pour certaines lettres, dont la version allemande publiée dans le tome 35 des MEW ne paraissait pas satisfaisante, nous avons eu recours aux manuscrits originaux. Pour les textes écrits en anglais, la traduction a été revue par Pierre Clinquart.

Afin de rendre plus facile la lecture des lettres, les nombreuses expressions anglaises dont Marx use et parfois abuse ont été en général traduites en français sans autre indication. En revanche, les phrases et expressions françaises sont imprimées en romain et assorties d'un astérisque.

Dans les notes et commentaires destinés à préciser la situation de l'Algérie lors du séjour de Marx, j'ai eu fréquemment recours aux informations publiées naguère dans *Marxisme et Algérie* par René Gallissot que je tiens à remercier particulièrement.

Gilbert Badia

- 1 - Marx-Engels Werke (en abrégé MEW), t.35, p. 247.
- 2 - Cf. Gallissot-Badia, *Marxisme et Algérie*, coll. 10/18, UGE, p. 370-373. Contrairement à ce que pense et écrit Marx, Ferné n'a donc pas été « déporté en Algérie ».
- 3 - Marlene Vesper, au terme de patientes recherches à Alger, fournit beaucoup de précisions sur la commune où réside Marx, les personnes qu'il a rencontrées etc. Marlene Vesper, *Marx in Algier*, Pahl-Rugenstein, Bonn, 1995, en particulier, p. 45-47.
- 4 - Cité dans *Marxisme et Algérie*, p. 368.
- 5 - Cf. *Marxisme et Algérie*, p. 336.
- 6 - *New York Daily Tribune*, 16 sept. 1857 (MEW, t. 12, p. 287).
- 7 - Marx avait consacré dans ses *Manuscrits de 1857-1858*, (*Grundrisse*), une étude aux « Formes antérieures à la production capitaliste » Ed. sociales 1980 t. I p. 410-452, voir également le volume *Sur les sociétés précapitalistes*, Ed. sociales, 1970.
- 8 - Marx a lu Morgan dans les premiers mois de 1880, il annote Kowalewski dès septembre 1879 (cf. MEW, t. 34, p. 409).
- 9 - Cf. MEW, t. 34, p. 28, 78 et t. 35, p. 346.
- 10 - Les annotations de Marx ont été publiées dans le n° 109, sept-oct. 1959 de la *Nouvelle Critique* (traduction d'André Gisselbrecht et d'Andrée Tabouret-Keller) et reproduites notamment dans *Marxisme et Algérie*. Citations p. 213,215,218.
- 11 - Cf. *Sur les sociétés précapitalistes*, Ed. sociales, 1970, p. 330.
- 12 - Ibid p. 352.
- 13 - Cité par Marlene Vesper, *Marx in Algier*, p. 33-34.
- 14 - Ibid p. 34, repris de Charles de Galland, *Les petits cahiers algériens*.
- 15 - Voir G. Badia, *Rosa Luxemburg épistolaire*, Ed. de l'At-

lier, 1995, p. 118.

16 - Engels écrit à Bernstein le 25 octobre 1881 « Marx est au lit depuis 12 jours, mais depuis dimanche tout danger - à condition d'être prudent - est écarté. J'ai eu très peur » MEW, t. 35, p. 233.

17 - Cf. MEW, t. 35, p. 83.

18 - Cf. MEW, t. 35, p. 80 et 241-242, 85. On lisait dans *La Justice* « son mariage avec Karl Marx ne se fit pas sans peine. Il y avait à vaincre bien des préjugés, le plus fort de tous était encore le préjugé de race ». Et Marx de commenter « toute cette histoire est une simple invention. Il n'y avait aucun préjugé à vaincre ».

19 - Voir à ce sujet lettre à Engels du 4 juillet 1882 et à Eleanor du 9 janvier 1883 MEW, t. 35, p. 75 et 421.

20 - En particulier dans MEW, t. 35 entre les pages 48 et 49.

21 - Lettre à August Bebel, 16 mai 1882, MEW, t. 35, p. 322.

22 - Marlene Vesper a fait à Alger des recherches opiniâtres pour retrouver la trace du photographe et éventuellement du barbier qui aurait pu raser Marx, sans succès. En revanche, elle a découvert la tombe de « Charles Eugène Stéphann, né le 10 octobre 1840, décédé le 28 juin 1906. » Cf. *Marx in Algier*, p. 130-135. et p. 67.

23 - Ibid. p. 141, et MEW, t. 35, p. 93, 96. Engels remercie Marx pour les cadeaux que Tussy a rapportés de Paris. Pour la pipe, manque le tuyau. (12 septembre). De Vevey, en Suisse, où il séjourne, Marx lui explique qu'il a bien acheté trois tuyaux de pipe en bambou, mais qu'ils étaient trop longs pour la valise de Tussy. Il les rapportera lui-même lors de sa venue à Londres (lettre du 16 septembre).

24 - C'est ce qu'a établi très précisément Marlene Vesper, qui a également découvert le nom du commerçant de Lyon qui partageait la cabine de Marx. Il s'appelait Peltier. *Marx in Algier*, p. 145 et 148.

25 - Yvonne Kapp, *Eleanor. Chronique familiale des Marx* (traduit par Olga Meier), Ed. sociales, 1980, p. 230.

26 - Ibid. p. 232.

27 - MEW, t. 35, p. 258.

28 - Ibid. p. 460.